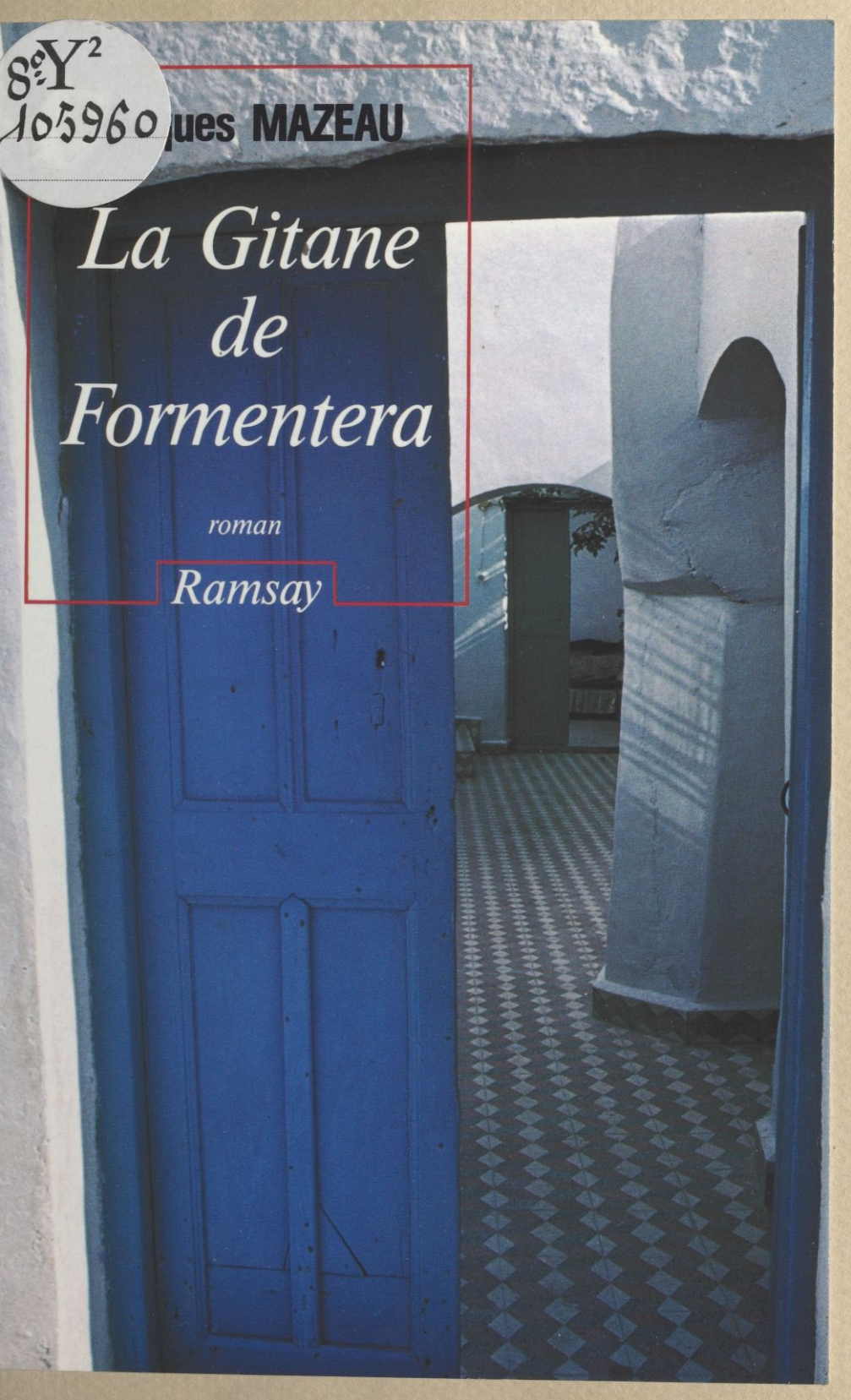
8°Y²
105960

ques MAZEAU

La Gitane de Formentera

roman

Ramsay



800888

LA GITANE DE FORMENTERA

8042
105960

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La ferme d'en bas, Balland, Livre de poche.
La dénonciation, Balland.
La Druzina, Balland, Livre de poche.
La Rumeur du Soir, Balland.

DOCUMENTS

Les Destins tragiques du cinéma, PAC.
Le guide pratique des radios libres, Éd. Radio.
Le métier d'attaché de presse,
Éd. Chotard Associés.
Les Acteurs chanteurs,
PAC, en collaboration avec Didier Thouart.
Les Acteurs contemporains français,
Que sais-je ?
Les acteurs contemporains étrangers,
Que sais-je ?
Humphrey Bogart, PAC,
en collaboration avec Didier Thouart.
Les Grands seconds rôles du cinéma,
PAC, en collaboration avec Didier Thouart.
Ciné-Jeux, Balland,
en collaboration avec Bernard Oudin
et Didier Thouart.

JACQUES MAZEAU

823

LA GITANE DE FORMENTERA

Editions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi
75006 PARIS

DL-03051990-11308

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Editions Ramsay, 1989

ISBN 2-85956-766-6



Et vous êtes passée,
Demoiselle inconnue...

Jacques Brel.

Comme tous les jours, Catalina aida Silvério à s'asseoir sur sa chaise d'infirme et l'amena sur la terrasse.

C'était l'heure à laquelle il aimait être dehors, juste en fin d'après-midi quand la lumière décline et que le relief des choses s'accentue.

Aujourd'hui, il était particulièrement heureux. Le vent du sud soufflait par rafales, apportant avec lui un parfum de déserts lointains. C'était son vent ! Le seul qui inclinait les branches d'oliviers dans le bon sens et dégageait la vue.

— Ma lunette ! cria-t-il à l'intention de Catalina.

Celle-ci la lui installa sur un trépied, à côté de son siège, afin qu'il pût mettre plus aisément son œil dans la visée, et tourna les talons sans un mot...

I

Le premier ferry de l'été en provenance d'Ibiza signala son arrivée dans le port de la Sabina par deux coups de trompe.

Silvério, le serveur du café Bellavista, sortit sur le seuil et s'appuya au chambranle pour regarder la scène. Une sorte de rituel douloureux qu'il allait s'imposer quotidiennement comme une pénitence destinée à effacer la bêtise de ces quelques « paieses » enrichis qui permettaient, encourageaient même, la venue de ces centaines de touristes.

Des étrangers, des « giris » comme on les appelait ici, allaient à nouveau fouler sa terre et l'abîmer. Il regretta que les corsaires dont son père évoquait les trésors enfouis dans l'île, ne fussent plus là pour couler ces envahisseurs, puis il prit la commande de Roberto, le loueur de bicyclettes qui affichait

le sourire satisfait de ceux qui vont bientôt faire des affaires.

— Hé ! lança celui-ci, sers-moi donc une bonne bière pour fêter la venue de ces riches...

Silvério passa derrière le bar en haussant les épaules. Il pouvait parler des riches, Roberto ! Lui qui roulait désormais en jeep, se faisait construire une villa vers Es Pujols et projetait d'ouvrir une seconde boutique de location !

Caldéron, le patron du bar, sortit la bouteille du réfrigérateur. Silvério l'essuya. Il savait que Roberto détestait cette buée de fraîcheur qui mouille la main quand on se sert.

— Il est en retard ! grogna Caldéron en désignant le ferry d'un hochement de tête. C'est mauvais signe quand c'est le premier de la saison...

— C'est le vent du sud qui l'aura retardé, répondit Silvério sur le même ton. Ça moutonne au large !

« Tant mieux, songea-t-il, ces étrangers allaient bouffer de la poussière du désert africain pendant plusieurs jours et repartiraient avec un goût âcre dans la bouche. Autant qui ne reviendraient pas ! »

Il posa la bière sur la table de Roberto qui le félicita de la lui avoir essuyée, puis reprit sa place sur le seuil.

Des touristes commençaient à descendre du ferry par l'échelle, d'autres se bousculaient pour récupérer leurs bagages que les marins avaient entassés sur le quai, tandis que les accompagnateurs leur adressaient des directives en allemand ou en anglais.

Silvério ricana. On aurait dit autant de fous qu'on venait de sortir de l'asile pour la promenade.

— Hé ! Tiens-toi prêt, prévint Caldéron, il y en a quelques-uns qui vont venir se rincer le gosier ici !

Silvério ne bougea pas. Il savait d'expérience qu'aucun touriste qui débarquait sur l'île ne venait consommer au Bellavista. La plupart avaient acheté leur voyage boissons comprises, et ils ne se désaltéreraient qu'en arrivant à leur hôtel.

D'ailleurs, la majorité d'entre eux avaient déjà gagné les autocars venus les chercher. Bientôt, sur le quai, il n'y eut plus guère que des marins qui discutaient avec les fonctionnaires de la société maritime à l'ombre de la coque en attendant de repartir embarquer une nouvelle cargaison.

Silvério promenait son regard le long du bastingage avec l'idée qu'il n'y monterait jamais, quand il vit une jeune femme s'y accouder. Il tressaillit. Elle ressemblait tant à l'héroïne de ses nuits blanches ! La même allure sauvage, le même port de tête fier et dominateur, les mêmes jambes fines que découvrait sa minijupe...

Elle jeta un regard circulaire vers le port et commença de descendre l'échelle d'un pas aérien en tenant son sac à main d'une manière désinvolte. Les marins avaient relevé la tête et sifflaient pour exprimer leur admiration.

Silvério s'avança vers les premières tables de la terrasse. Sa décision était prise. Il ne la laisserait pas disparaître sans avoir tenté de l'approcher, de lui parler. Elle s'accordait trop au destin qu'il se prêtait.

Moreno, le rebouteux, le lui répétait souvent : les rêves ne deviennent pas la vie sans raison !

Parvenue sur le quai, elle adressa un sourire moqueur aux marins qui continuaient de la dévisager, puis se dirigea vers le Bellavista. Silvério éprouva le besoin de s'appuyer discrètement contre le dossier d'une chaise. Pour un peu il s'y serait même assis, tellement il se sentait faible, incapable du moindre geste. Comment allait-il l'aborder ? Comprenait-elle l'espagnol ? Il n'eut pas le temps de répondre à ces questions. Déjà elle passait devant lui sans même le regarder, s'installait à l'une des tables ombragées et lui commandait un café en un espagnol parfait.

Silvério esquissa un sourire timide. Il allait pénétrer dans la salle quand Roberto éclata de rire.

— A voir ta tête, on se croirait à Fatima ! Tu as vu la Vierge, ou quoi !

Silvério, honteux, considéra le loueur de bicyclettes qui tressautait sur sa chaise, puis vint se camper devant lui.

— A voir la vôtre, dit-il, on se croirait dans une porcherie !

Roberto haussa les épaules.

— Ça va ! Je disais ça pour la rigolade !

L'inconnue pouffa de rire. Silvério se retourna et s'esclaffa à son tour. Roberto, vexé, s'extirpa de son siège, régla sa bière et s'en alla en bougonnant.

— Bien envoyé ! dit la jeune femme.

— Il l'a mérité, répondit Silvério. Depuis qu'il est riche, il se croit tout permis !

Ils se dévisagèrent. Silvério, hypnotisé, ne parve-

nait plus à bouger. Elle avait bien les mêmes yeux que celle de ses rêves. D'un vert transparent identique à celui de la mer dans la lagune de Porto Saler lorsque le soleil est au zénith.

— Hé ! s'exclama-t-elle. J'aimerais bien boire mon café !

Silvério bafouilla une excuse et alla le préparer. Tandis qu'il s'activait, il essayait de calmer le rythme désordonné de son cœur. Le café déborda et lui brûla les doigts. Il poussa un juron. Caldéron s'énerva :

— Tu as la tête dans les nuages, ou quoi ! Tu ferais bien de t'en faire un aussi, ça te réveillerait !

Silvério ne répondit rien et porta la tasse à la jeune femme.

— Je m'appelle Silvério ! dit-il rapidement de peur de se faire rembarrer.

— Et moi, Sarah ! répondit-elle en affichant un sourire ironique, mais doit-on décliner son identité chaque fois qu'on vient ici ?

Silvério respira profondément et reprit :

— Touriste ?

— Si l'on veut !

— A quel hôtel êtes-vous ?

— *La Fonda Pépé,* à San Fernando.

— Quoi ? Mais c'est ce qu'il y a de plus nul ici ! Que des vieux babas qui s'extasient encore devant le soleil en fumant un joint...

— C'est pourtant là où je vais, insista Sarah en sortant quelques pièces de son sac.

Elle se leva. Silvério, ne sachant pas comment

la retenir, demeurait debout devant elle, obstruant ainsi le passage vers la sortie.

— Je peux vous emmener si vous voulez attendre un peu ? Dans dix minutes c'est la fin de mon service !

Sarah, l'air amusé, hésita puis se rassit sans un mot.

Silvério, qui n'en croyait pas ses yeux, prononça quelques mots inintelligibles, puis disparut dans la salle pour servir d'autres clients.

A midi, il vint la chercher et l'emmena dans la petite cour intérieure qui s'ouvrait derrière, sur la Calle de la Sabina. L'endroit était irrespirable. Une fine poussière brûlée par le soleil tournoyait lentement au gré des courants d'air et venait se ficher dans la bouche et le nez. La blancheur éclatante des murs de chaux obligeait à cligner des yeux. Silvério désigna une vieille mobylette rouge dressée sur sa béquille.

— Elle est un peu vieille, mais elle roule encore bien !

— Ça ira, dit Sarah en commençant de l'enfourcher.

Silvério l'arrêta aussitôt.

— Attends ! Il faut d'abord la mouiller !

Il saisit un tuyau d'arrosage enroulé un peu plus loin, puis arrosa le siège de skaï.

— Sinon, expliqua-t-il, tu te brûles les fesses !

Sarah, plaquée contre le dos de Silvério, regardait défiler le paysage tel qu'elle s'attendait à le trouver ici. Quelques demeures blanches et ocres au milieu de